

I

Vieux Quartier

C'est un début de soirée. Nous sommes accompagnés par deux hommes nous guidant au vieux quartier. Un plan nous a été fourni afin de nous y repérer.

Ils s'arrêtent, nous expliquent qu'il suffit de parcourir la longue route indiquée de leur doigt et retournent ensuite sur leurs pas en nous laissant terminer le chemin.

Plus nous progressons, plus les bâtiments apparaissent dégradés ; leurs vitres sont brisées et leurs portes fracassées. Sous la forme d'une haute tour carrée, un immeuble domine le lieu où nous nous rendons. Je ne le discerne pas très bien, mais il paraît ancien.

Le ciel s'assombrit et le crépuscule disparaît sous la nuit. Matthias s'accroche alors à mon pull. Je comprends son inquiétude, puisque la majorité des lampadaires ne fonctionne pas.

Nous parvenons devant un grand portail à deux battants. Métallique et menaçant, il est délimité par deux miradors équipés d'un projecteur. Celui de gauche nous illumine soudainement. À hauteur du spot, une voix amplifiée par un mégaphone nous interpelle :

« Qui êtes-vous gamins ? Donnez-moi vos prénoms, noms de famille et âges !

– Martial Darec, neuf ans, et Matthias Darec, sept ans, communiqué-je.

CORRODÉ – l'Enfant forcené

– Attendez... C'est bon ! vous pouvez entrer dans le vieux quartier. Bienvenue ! » salue la voix.

Du haut des miradors, je distingue désormais sans peine la silhouette des gardiens.

Les battants s'ouvrent lentement en déclenchant un grincement strident. Nous découvrons une place sombre, entourée de bâtiments aux murs partiellement fissurés et noircis – sûrement brûlés. Aucun lampadaire ne fonctionne. Seul le ciel dégagé éclaire les lieux empreints d'une teinte luisante et légèrement bleutée – émise certainement par la lune.

En baissant la vue, je constate que des orphelins de tous âges, habillés de vêtements usés et sales, traînent au beau milieu d'un tas de déchets. Ils nous dévisagent avec insistance et convoitise ; nos habits sont neufs et propres.

Nous pressentons un danger lorsque leurs yeux deviennent menaçants. Il se confirme quand ils se ruent sur nous en grognant comme des chiens enragés.

Je fixe les gardes d'un regard affolé. J'attends une aide de leur part, mais ils ne semblent pas enclins à empêcher notre future agression.

Je prends Matthias par la main, puis, nous courons vers une rue alentour. Nous nous enfermons à l'intérieur d'une vaste poubelle. Un trou au sein du container nous permet d'avoir une vue de l'extérieur. Les traqueurs ne s'aperçoivent pas que nous sommes cachés et poursuivent leur chasse effrénée.

Nous patientons dix minutes avant de nous extirper de notre abri, recouverts d'ordures aux textures gélatineuses et aux relents fétides.

Je demande à mon frère s'il va bien : il acquiesce malgré son air effrayé. Je le rassure en soutenant que le risque est loin maintenant.

Nous parcourons ce quartier avec vigilance, espérant trouver une maison qui pourrait nous accueillir. Les avenues faiblement éclairées n'aident pas à distinguer les lieux traversés. Où que mon regard se pose, l'ombre étouffe quasiment toute la lumière. Elle n'existe même pas dans certaines ruelles étroites ; nous longeons alors doucement les murs afin de nous guider – cela a l'avantage de nous dissimuler aux yeux des autres.

Les débris de verre craquent sous nos chaussures et des excréments répandent des effluves immondes. Je ressens également un vent froid qui outrepassa mon pull rouge épais et gèle mon corps.

Malgré nos recherches, aucun bâtiment illuminé n'est visible : les enfants vivent donc des nuits noires.

Nous débouchons au hasard au milieu d'une allée et entendons des hurlements.

Nous stoppons notre marche. Je la reprends pour comprendre leur cause, mais Matthias refuse de me suivre. Je le laisse près d'un mur. Parvenu au coin de ce dernier, je scrute furtivement la rue d'où proviennent les plaintes. Deux garçons battent une petite fille à coups de pied. En pleurs, elle vomit du sang noirci par la lueur de la lune, pendant que les lâches intensifient leur violence. Horrifié, une larme coule sur ma joue.

Je me retourne et découvre quatre adolescents, qui s'approchent calmement de nous les mains dans les poches. Le plus grand d'entre eux annonce d'une voix méprisante :

« Eh bien ! voyez-vous ça ? Deux nouveaux p'tits orphelins qui savent pas dans quel pétrin ils viennent de s'mettre ! »

Matthias se précipite contre moi ; je l'entoure de mon bras gauche.

Notre peur s'accroît à mesure qu'ils s'avancent. Instinctivement, nous reculons, incitant les jeunes à s'élaner en levant leurs poings prêts à nous tabasser. Je reçois un horion¹ au visage et chute à terre légèrement sonné. Ils s'évertuent à retirer les vêtements de Matthias en le frappant. Parmi ses cris, je perçois « Martial » !

Cela me confère la volonté nécessaire afin de me relever. Je me jette aussitôt à leur rencontre, mais suis violemment repoussé.

Matthias me fixe et clame « Frangin » !

La promesse faite à ma mère refait surface. Je dois la tenir ! Il est ma seule famille ! Un sentiment intense surgit : la colère.

Fixant les agresseurs, je hurle à m'en racler la gorge. Ils s'arrêtent et m'observent. J'inspecte les murs de l'allée et remarque une barre de fer rouillée apposée sur un de leurs pans.

Je l'empoigne immédiatement et fonce sur eux déterminé à les cogner. Surpris, ils réagissent trop tard. J'assène une violente frappe sur la figure du plus âgé qui geint fortement.

Stupéfait par ce que je viens d'accomplir, je reprends mes esprits et attrape la main de Matthias.

Nous fuyons et nous nous dissimulons au sein d'une maison abandonnée. Il pleure ; je l'enlace pour le consoler. Je scrute discrètement dehors : j'aperçois le plus vieil adolescent. Il épie frénétiquement en tous sens et beugle :

« Montre-toi p'tit con ! T'es qu'un crevard ! Allez ! amène-toi ! Personne me fait du mal sans que j'le bute !

¹ Coup violent.

– Viens Alex, on l'r'trouvera c'morveux et on lui f'ra sa fête », rassure un de ses acolytes.

Alex profère des injures et botte une bouteille qui se brise quelques secondes plus tard contre un mur. Ils explorent une autre ruelle.

Je rejoins Matthias et nous fouillons la mesure dans le but d'établir un lit de fortune. Une planche de bois et de vieux draps troués jonchés d'araignées sont suspendus à une poutre. Je sollicite son aide afin de la saisir et débarrasser les textiles de ses occupants. Une fois installée et drapée, nous nous couchons face à face :

« Alors frérot, t'as pas trop mal ?

– Non ça va, sauf à mon ventre.

– Je suis désolé... j'ai eu peur et j'ai pas réussi à te protéger tout d'suite...

– C'est pas grave, t'as fait d'ton mieux et ils étaient trop forts.

– J'm'en veux quand même... j'avais promis à maman d'te protéger...

– Tu l'as fait frangin, mais j'ai froid et j'ai faim... se plaint Matthias.

– Oui, moi aussi... »

Comment obtenir de la nourriture avec ce danger permanent dehors ? Si l'on trouve des vivres, n'importe qui pourra nous les dérober par la force...

Nous devons savoir nous défendre. Demain nous nous entraînerons.

Lorsque je me place sur le dos, mes inquiétudes sont dissipées par un détail futile. Le toit est découvert et me permet la contemplation des étoiles et de la magnifique pleine lune.

CORRODÉ – l'Enfant forcené

J'aimerais tellement explorer tous ces astres... Cette pensée m'empêche de sombrer dans le désespoir, bien qu'il me soit impossible de voler jusqu'à eux.

Sur cette dernière réflexion, je m'endors en envelop-pant Matthias de mes bras et réchauffe nos corps refroidis par le vent glacial.